

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉATRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. . . . 5 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur.
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉATRES.

LYON, le 28 janvier 1860.

GRAND-THÉATRE.

Israël attend le Messie qui doit rendre à Jérusalem son antique splendeur ; pour nous, ce que nous attendons c'est la soirée promise, où *l'Etoile du Nord* apparaîtra radieuse et nous inondera de sa pénétrante harmonie. Hélas ! comme sœur Anne au sommet de la tour, nous ne voyons rien venir. La souffrance nous dispute M^{me} Van-den-Heuvel ; la courageuse artiste a voulu reparaître un soir et cette trop courte visite ne fait que rendre son absence plus regrettable. Tant de gens ici-bas ne se servent de la voix que pour médire, ou n'ont une bonne santé que pour en abuser, qu'il serait à souhaiter qu'on pût leur enlever ces dons précieux et en gratifier ceux qui sauraient en jouir convenablement pour eux-mêmes et pour le plaisir d'autrui.

Privé de son éminente cantatrice, le Grand-Théâtre n'a pas été cependant réduit aux abois. L'élan est donné ; il est de bon ton aujourd'hui dans la société élégante de venir pendant quel-

ques heures oublier les soucis ou les travaux de la journée aux accents d'une musique toujours nouvelle, parce que chaque audition vous y fait découvrir des beautés inattendues et qu'on ne soupçonnait pas. — D'ailleurs, qu'on ne s'y méprenne pas : à côté de M^{me} Van-den-Heuvel, il est des artistes que son voisinage ne peut effacer, dont le mérite est incontestable, et qui ont su comme elle s'assurer la faveur légitime du public.

A propos de public, il me semble que les applaudissements qui doivent faire vibrer le plus profondément la corde sensible chez les comédiens ou les chanteurs, sont ceux qu'ils enlèvent à l'enthousiasme un peu naïf peut-être de ces spectateurs qu'une longue habitude n'a pas blasés sur les jouissances intellectuelles ; cette réflexion m'est inspirée par la représentation de *Guillaume-Tell*, donnée dimanche dernier. S'il y eut jamais acclamations sincères, bravos formidables, c'est assurément ce jour-là. M. Labat, sur qui tout a été dit, remplissait le rôle d'Arnold ; mais je crois me souvenir de n'avoir pas été assez explicite avec MM. Marthieu et Vigourel, je tiens à m'acquitter envers eux, et ne serai que l'organe

de cette foule dont l'impatience peut à peine attendre la fin d'un air pour manifester bruyamment sa satisfaction. En bons camarades, ils voudront bien, je l'espère, partager cet hommage que je rends à leur talent avec MM. Julien et Bonnefoy. Quant à M^{me} de Maësen, elle me met dans le même embarras que M^{me} Van-den-Heuvel ; je voudrais lui offrir un éloge qui n'eût pas encore servi, mais toutes les formules sont depuis longtemps épuisées. Il en est de même pour M^{me} Rey-Balla. On se prend à désirer que dans un jour néfaste pour elles, au lieu du succès attendu et assuré, elles subissent une éclatante défaite ; la critique, heureuse de les avoir prises en défaut, trouverait ensuite plus facilement le moyen de cicatriser les blessures de leur amour-propre. Aussi, en parlant de la représentation de *Robert-le-Diable*, je me bornerai à constater l'accueil sympathique fait à M. Bertrand, notre premier ténor.

Ce beau projet de garder le silence sur nos artistes les mieux aimés, sous le prétexte d'insuffisance de la langue française, ne peut pourtant se maintenir en présence des *Dragons de Villars*.

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON.

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

JULES D.....

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Nous ne nous décourageâmes pas, et le jeudi nous donnâmes une nouvelle représentation. Elle se composait de *Philoctète*, tragédie de Labarpe. Jules était bien dans le rôle du roi d'Ithaque ; il se fit fort applaudir dans ces deux vers :

Ce n'est pas tout ; il faut pour régir un état
Que la tête commande et dirige le bras.

On m'avait chargé du rôle de Philoctète que je savais par cœur depuis au moins deux ans. Nous avions mis en tête de l'affiche : « MM. Jules et Jérôme, élèves de M. Saint-Eugène, tragédien

de Lyon et de Paris, rempliront les principaux rôles. »

On avait remarqué que dans notre troupe personne ne s'était trompé. Le peu de spectateurs qui avaient assisté à ces premières représentations dirent : « Ils ne sont pas forts ; mais ils ne restent pas en route. »

M. Laverlochère nous garda à ses risques et périls. Jules était dans l'intention de tenter une troisième représentation. Telle a toujours été sa manière d'agir, et j'ai été plus d'une fois de son avis en province. Mais la princesse Azélie, que dorénavant nous appellerons de son véritable nom, M^{me} Grassot (non pas parente du célèbre comique de Paris, mais bonne fille née à Lyon), dit à son adoré : « Jules, puisque tu m'as fait apprendre la jeune Pottesse, que tu sais ton personnage, que Chavan sait Edouard, Jérôme, Fabrice, pourquoi ne pas jouer cela pour notre troisième représentation ? Notre deuxième nous a fait six francs de plus que les frais. » On fut de son avis, et pour notre première escapade nous

euimes la gloire de ne pas planter des clous.

Cependant tout jeunes que nous étions, des rivalités d'amour s'établirent entre Jules et Lambert ; on se sépara. Jules abandonna sa nouvelle Ariane comme le valeureux Thésée et revint à Lyon avec moi. Nous n'étions pas à Anse que déjà nous étions fâchés d'avoir quitté nos camarades. Comme j'étais sous la tutelle de ma mère, on la força de me faire rentrer au corps de ballet.

Un dimanche que je n'avais affaire que dans *Richardini* ou *la Madone de l'Arno*, mélodrame à fracas comme il s'en donnait alors, Jules, que la fureur de la comédie tourmentait sans cesse, vint me voir et me dit : « J'ai arrangé une jolie soirée dans la rue Port-Charlet. On a bâti un petit théâtre, et je joue *l'Homme à trois Visages*, mais il me manque le rôle d'Alfieri qui n'est pas long ; je compte sur toi pour le jouer. »

Je répondis à Jules que je le voulais bien, mais que je ne pouvais y aller qu'à neuf heures du soir.

— Oh ! reprit Jules, cela ne fait rien, nous avons des vaudevilles pour commencer.

Quel charmant opéra! intrigue vive et bien menée, musique neuve et gaie! M^{me} Villème et MM. Achard et Vigourel s'y démènent de la voix et du geste avec un entrain et une bonne humeur ravissants. M^{me} Villème surtout semble être dans son véritable élément. Quelle provoquante Rose Friquet! Parmi tous les bravos qui lui échoient, je crois que bon nombre s'adressent à la femme autant au moins qu'à l'actrice.

La fin du spectacle a été plusieurs fois égayée par un petit ballet, *les Tribulations d'une Ballerine*, où MM. et M^{mes} de la danse jouent à ravir la comédie avec les jambes.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Le Père Prodigue, le Testament de César Girodot, en concurrence avec *les Bohémiens de Paris*, *les Filles de Marbre* et *les Canotiers de la Seine*, ont occupé l'affiche jusqu'à la première représentation des *Pirates de la Savane*.

A tout seigneur, tout honneur. Nous laisserons de côté les pièces que nous connaissons pour faire bon accueil à la nouvelle venue.

Sans doute Christophe Colomb est un grand homme pour avoir osé découvrir l'Amérique, mais il ne se doutait guères du sort réservé à ce cadeau qu'il faisait à la vieille Europe, cadeau bien triste quelquefois; demandez-le, non pas aux médecins, mais à François 1^{er} et à plus d'un autre! Il est vrai qu'en revanche nous avons la Californie où l'or cesse d'être une chimère, le Mexique qui joue en grand les révoltes de Pirmasentz, et les Etats-Unis qui nous vendent du coton et du sucre. Mais les déserts où le bison paissait en liberté; les forêts profondes et silen-

J'arrivai effectivement à neuf heures moins le quart, et je vous laisse à penser, cher lecteur, si l'on m'attendait avec impatience. Jules vint au-devant de moi d'un air très-joyeux.

— Oh! me dit-il, j'étais sûr que tu ne manquerais pas à ta parole.

Il me fit passer derrière le théâtre. — Quel théâtre! — permettez-moi, cher lecteur, cette exclamación. C'était dans une alcôve terre à terre. Les rideaux de l'alcôve nous empêchaient d'être vus du nombreux public qui garnissait la salle: quarante spectateurs, tous voisins ou voisines, étaient appelés à nous juger.

Je regardai ensuite le personnel chargé d'interpréter *l'Homme à trois Visages*. Je remarquai que M^{me} A..., qui devait jouer Rosemonde, faisait tourner la tête de tous les acteurs, principalement celle de notre ami Raymond qui en était éperdument amoureux; mais, hélas! la belle fiancée du proserit vénitien eut un cœur de roche pour au moins trente individus qui lui firent des déclarations inutiles.

Jérôme COTON.

(La suite au prochain numéro.)

cieuses comme la nuit; mais ces peaux-rouges si cruels et si chevaleresques parfois, ce qui faisait en un mot la poésie et le charme de ce monde nouveau, hélas! tout cela aura bientôt disparu devant ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation. La hache et le feu ont détruit les arbres dix fois centenaires; la vapeur dompte la vague des fleuves, les cités s'élèvent comme par enchantement, le *Yankee* remplace l'Indien, et la crinoline a fait son apparition sur les bords du lac *Maraïbo*. — L'Amérique n'est plus qu'une copiste maladroite de l'Europe. — L'illustre *Manco-Capac*, s'il revenait à la vie, aurait peine à retrouver la colline où il bâtit son temple du soleil, et vous, Monsieur de Marmontel, qui avez perpétré ce naïf roman des Incas, vous ne pourriez reconnaître dans ces audacieux Comanches, qui galoppent à travers les plaines du *Far West*, les descendants de vos timides Péruviens; pas plus que les compagnons de Hernando Cortez, ne voudraient avouer pour leur postérité, ces caballeros galonnés d'or, bandits et pillards, qui venaient l'autre soir, au théâtre des Célestins, dérouler sous nos yeux leur petite existence criminelle.

Depuis Fenimore Cooper, jusqu'à M. Gustave Aymard, depuis *Bas de Cuir*, jusqu'à *Tranquille, le Tueur de Tigres*, nous avons été rassasiés de romans, tous taillés sur le même modèle, tous montrant l'homme aux prises avec la nature et triomphant des obstacles matériels, trompant la haine d'ennemis implacables par sa propre énergie ou par le courage et le dévouement d'un ami. — Du reste, ce genre d'ouvrages est intéressant, et les amateurs d'histoires merveilleuses, d'aventures impossibles, ceux que passionnent les grands coups d'épée, et qui prennent haut la force et l'adresse, doivent se trouver satisfaits. Mais je ne sais ce que l'académie et M. Viennet pensent de ces vocables nouveaux qui envahissent la langue française. Il n'est pas un abonné de la *Patrie* qui ne sache dire *Caramba* et *Démônios*; demandez-leur ce que signifie *Mescal*, *Machète*, *Zarape*, ils vous répondront sans erreur ni hésitation.

M. Ménéhant a donc été bien inspiré en choisissant pour son bénéfice *les Pirates de la Savane*. Les lecteurs du roman ont voulu revoir quelle figure ferait à la scène leurs héros de prédilection. Aussi l'assistance était nombreuse et bien disposée, comme on a pu s'en apercevoir par les applaudissements qui ont accueilli le bénéficiaire à son entrée.

Le titre de la pièce était bien fait pour piquer la curiosité : *les Pirates de la Savane*! Il s'en

exhale une vague odeur de poudre et de sang. Ne croirait-on pas voir ces prairies sans borne dont les hautes herbes ondulent au moindre souffle du vent? Ne vous semble-t-il pas entendre le miaulement du tigre ou le rugissement du Puma, qui va bondir hors de son repaire? Joignez à cela des décors nouveaux, des costumes à faire rougir notre mesquin habit noir, et vous ne serez pas surpris de l'empressement de la foule à venir s'entasser dans l'enceinte trop étroite, hélas! des Célestins.

Je ne vous dirai pas de quelle manière ce drame commence à Paris, pour se terminer en pleine forêt vierge; comment, trois chevaliers errants, devenus amis au sortir d'une ivresse commune, ramassent au coin d'une borne, près du pont Louis-Philippe, la jeune Eva Morales, enfant de six ans, se déclarent ses protecteurs et, à travers mille périls, la ramènent dans les bras de sa mère, et lui rendent sa fortune malgré les embûches que leur tend le perfide et cruel Ribeiro, dont la carabine d'Andrés termine la vie et les forfaits, je ne vous énumérerai pas les coups de carabine, les combats, les duels au couteau et les duels à l'américaine; de pareilles choses perdent à être racontées; je vous parlerai de la mise en scène.

L'habile pinceau de M. Devoir s'est surpassé, il a accompli des merveilles. Du reste, ces décors ont été exécutés d'après des photographies prises sur les lieux, c'est donc une représentation exacte des sites où les auteurs ont placé leur intrigue.

Le temple du Soleil nous offre le spécimen de l'architecture d'une civilisation qui dut être avancée si l'on en juge par ses vestiges.

La Halte du Cèdre rouge est un paysage grandiose, entrevu aux derniers rayons du soleil; le torrent et la cascade qui animent le tableau sont d'un effet saisissant; à l'aide d'un artifice ingénieux, les flots semblent écumer avant de se précipiter dans l'abîme; dans le lointain, se dressent de hautes montagnes, dont les cimes se perdent dans l'azur; la nature est tourmentée, abrupte, comme au sortir d'une commotion volcanique.

Le tableau de la forêt vierge émeut cependant le spectateur à un plus haut degré, grâce à un incident éminemment dramatique. La jeune Eva est couchée dans son hamac au pied d'un palmier; pendant que l'attention du fidèle Andrès est détournée, un serpent enroulé à l'arbre déplie ses anneaux; déjà sa mâchoire s'entrouvre, mais Andrès a tout vu, et plus rapide que l'éclair, sa carabine fait justice du monstre. L'imitation est parfaite, et malgré soi on ne peut contenir

un frémissement d'anxiéuse terreur.

Quant aux costumes, un de mes voisins affirmait qu'ils étaient en véritable *velours soie*.

Les décors sont, par rapport aux artistes, ce qu'est la monture pour une pierre précieuse ; l'écrin est magnifique ; hâtons-nous de dire qu'il enchaîsse des diamants de la plus belle eau.

M^{me} Toscan a été, au cinquième acte, sublime de douleur et d'exaltation ; ce sont bien là les accents que doit trouver une mère qui croit avoir perdu son enfant bien-aimé. M. Genin fait du personnage d'Andrés un type de grandeur à demi sauvage et de dévoûment absolu. — Insouciant comme un Parisien, brave et spirituel comme un Français, tel est Paul Bérard, tel est aussi M. Bondois. — Quel désopilant camarade de voyage que M. Lamy, et combien on lui en voudrait s'il n'était pas doué de cette poltronnerie que la prédiction d'une somnambule peut changer en courage ! — M. Ménéhant est bien le plus amusant sir Jonathan qui se puisse voir ; il n'est pas d'ennui qui puisse tenir contre ce comique si franc et si naturel. — On vous a châtié bien des fois déjà, Monsieur Dupré, et vous ne vous corrigez jamais ; un jour viendra peut-être où les innombrables victimes de vos forfaits se dresseront devant vous, et vous retomberez écrasé sous le poids de leurs malédictions.

Le rôle d'Éva Moralès était rempli par la petite Genin. Rien n'était plus touchant que de voir cette enfant aux grands yeux bleus étonnés, aux cheveux blonds et bouclés, débiter avec une intelligence précoce un rôle appris sans doute sur les genoux de sa mère. C'est commencer bien jeune ; puisse-t-elle réussir dans une carrière qui trop souvent donne la gloire sans le bonheur !

Nous ne croyons pas qu'on puisse nous regarder comme faux prophète si nous prédisons aux *Pirates de la Savanne* un succès qui dépassera celui des *Fugitifs*, et rivalisera peut-être avec le succès du *Juif-Errant*.

A bientôt le bénéfice de M. Lamy. Tous ceux qui trouvent que le rire est une bonne chose voudront y assister et remercier ainsi notre excellent comique des joyeux moments qu'il leur fait passer.

MAXIME.

L'ANGELUS DE LA FOLLE.

II.

A LA DÉCOUVERTE.

(Suite — Voir le dernier numéro.)

Desbarolles passa, nous devons le dire, la plus rude journée de sa vie. Paul Houchart voulut

savoir pourquoi le docteur, descendu des sereines régions du rêve, rencontrait ainsi de jolies femmes sur le boulevard et pourquoi surtout il rougissait en leur parlant.

Les amours chastes, comme les craintives belles-de-nuit, se replient peureusement sur eux-mêmes pour échapper à la lumière. Desbarolles répondit par des mots en l'air, et prit en riant l'insistance du carabin. Pour rien au monde il n'eût voulu l'admettre dans ses confidences. Le vieil étudiant, qu'il connaissait de longue main, était un brave et solide ami sans doute ; il jouait au billard comme un clerc de province, jouait le bésigue comme personne, buvait comme une éponge sans jamais se griser, n'avait rien qui ne fut à ses camarades, et était doué d'une foule d'autres qualités non moins précieuses, mais il était sceptique et positif en amour ; pour lui, les grandes passions n'étaient que des faits pathologiques. Dans l'intimité avec Desbarolles, il avait souvent développé des théories qui pourraient se résumer en deux lignes : les animaux ne connaissent ni le mal de dents ni le mal d'amour ; l'amour et l'odontalgie sont donc des infirmités propres à la seule espèce humaine.

C'en était assez pour que Desbarolles cachât à son ami le sentiment nouveau qui avait envahi son âme. Il essaya même de lui faire oublier jusqu'à la simple rencontre du matin.

La chose n'était pas aussi facile qu'on pourrait bien se l'imaginer. Un tête-à-tête de Desbarolles avec une femme, sur la promenade, était quelque chose de si imprévu, de si étrange, que tout le jour, à chaque minute, Houchart répétait :

Tu me caches un mystère, Desbarolles ?

— Allons donc !

— Tu es un sournois, Desbarolles !

— Ce compliment vaut un déjeuner.

— J'accepte le déjeuner, mais laisse-moi te dire qu'il se passe en toi un phénomène que ma science ne saurait m'expliquer. Quelle est cette vierge à burnous, que te voulait-elle ? pourquoi ces rayonnements dans tes yeux en sa présence ?

Comme Desbarolles n'était pas de service ce jour-là et que Paul Houchart menaçait de ne pas lui laisser une minute de répit, il recourut aux moyens héroïques, c'est-à-dire qu'il emmena le carabin déjeuner et qu'il le grisa de la façon la plus complète.

A la quatrième bouteille de champagne, Houchart perdit la mémoire et ne reparla plus de la jeune fille au burnous.

Le lendemain, il avait la tête lourde et fut obligé d'aller boire encore pour reprendre son as-

siette ordinaire. En fait d'ivresse, Paul Houchart était homœopathe.

Cela fit qu'il ne se ressouvinet plus de la jeune fille mystérieuse, et que Desbarolles, de plus en plus amoureux, put aller à la découverte.

Quelle direction prendra-t-il ? par où commenceront les premières recherches ? Colomb, pour découvrir l'Amérique, avait été guidé du moins par des probabilités géographiques et la boussole marine. Desbarolles avait bien aussi calculé que Blanche devait habiter dans le voisinage, mais, à Paris, deux personnes peuvent être éternellement voisines sans jamais se rencontrer. S'il avait eu le ramier pour boussole, passe encore ; mais le ramier, malade ou prisonnier, avait cessé de venir becquerer ses miettes, et le docteur eut beau s'orienter, aucun indice ne vint le mettre sur la voie.

Sa vie intime se ressentit de ses préoccupations. Ses livres restaient fermés du matin au soir : ses journaux, relégués dans un coin de la chambre, dormaient sous leurs bandes intactes. Le travail, ce travail ami qui avait toujours occupé ses heures, ne fut plus possible ; je me trompe, Desbarolles travaillait bien encore quelques instants dans la journée, mais c'était pour faire revivre sur le papier la figure de Blanche, cette douce et sympathique apparition, si vite et si complètement évanouie.

Jusque-là, de temps en temps, le soir, Paul et lui avaient fait de la musique, ce qui sans doute avait entretenu l'intimité de ces deux jeunes gens. Paul chantait en amateur distingué ; lui, Desbarolles, sans être positivement musicien, l'accompagnait au piano.

A partir de cette passion cachée, le piano resta fermé comme les livres, et Paul Houchart eut beau vouloir chanter, le piano ne se rouvrit pas.

Desbarolles s'enfermait le soir pour dessiner ! Blanche se fut reconnue dans ce portrait si vivant et si amoureusement fini ; un seul regard avait suffi au docteur pour saisir l'ensemble et les détails de sa figure. Ce regard, ardent et précis comme un rayon de lumière céleste, avait pour ainsi dire photographié le portrait de la jeune fille dans l'âme de Desbarolles, au moment où Blanche serrait le ramier mourant sur sa poitrine.

Pendant bien des jours, le pauvre amoureux en peine erra dans les alentours du boulevard, de la barrière du Maine à la barrière d'Enfer, étudiant toutes les fenêtres, regardant timidement toutes les femmes, faisant à ce manège quinze lieues par journée, et rentrant le soir dans sa chambre non moins désespéré que fourbu.

Ces promenades, auxquelles les jambes d'un facteur rural n'eussent pas suffi, menaçaient de durer longtemps encore. L'hiver approchait, et il était peu probable que la jeune fille mystérieuse choisirait les temps pluvieux pour sortir.

Desbarolles songeait à tout: il entra dans les églises du quartier, aux heures de l'office, et interrogea les longues nefs: le soir, il allait au théâtre, un peu partout, mais sans plus de succès.

Irrité de la vanité de ses efforts, il se fut sans doute décidé à s'enquérir de Blanche auprès de sa portière et d'autres commères du quartier, si un petit fait inattendu ne fut venu le mettre sur la trace de la jeune fille.

Il était, un jour, allé voir son major pour affaire de service. Le major, en conférence avec une crinoline extravagante, pria son subordonné de l'attendre au salon. Que faire dans un salon quand on est seul et qu'on attend? Desbarolles fit le tour d'une demi-douzaine de gravures vulgaires et revint auprès de la table. Machinalement, il jeta les yeux sur les journaux qui venaient d'arriver et posa la main sur le *Moniteur*, le plus grand de tous. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre? Desbarolles n'eût pu vous le dire. Il rompit la bande, ouvrit la feuille officielle et tomba par hasard sur un article de Théophile Gautier, occupant une partie de la troisième page.

Desbarolles lut d'abord sans comprendre, pour tuer le temps. Mais cette lecture, si peu révérencieusement commencée, prit un intérêt soudain.

La colonne du *Moniteur* semblait s'illuminer; un nom radieux comme le soleil flamboyait à plusieurs endroits dans un long alinéa.

Micaëls! toujours Micaëls! un graveur de la grande école, un artiste de la bonne souche, un homme patient qui travaillait pour l'avenir.....

L'article en un mot ne tarissait pas.

Au risque de gagner les arrêts, Desbarolles sortit comme un fou, courut acheter un *Moniteur* du jour afin de relire à son aise ce qu'il n'avait pour ainsi dire qu'entrevu.

Il mit encore huit jours à ses recherches, mais, ces huit jours passés, il éprouva ce que dut éprouver Colomb en entendant la vigie crier: Terre!

Il tenait enfin son Amérique à lui!

Micaëls le graveur était bien vraiment le père de Blanche, et il demeurait à quelques pas du boulevard, dans une maison modeste de la rue Campagne-Première.

Ce renseignement par lui-même était bien précis sans doute, mais il n'était pas suffisant. Comment franchir le seuil de cette maison d'artiste? Desbarolles chercha longtemps un prétexte, mais le prétexte ne venant pas, il passa plusieurs

heures en faction chaque jour, les pieds dans la boue, derrière un arbre du boulevard, le regard eu arrêt sur un point qu'on devine.

Bon ou mauvais, quand on est amoureux, on finit toujours par trouver un prétexte pour ouvrir une porte fermée.

Desbarolles trouva le sien.

Nous avons dit qu'il dessinait; nous cussions pu ajouter qu'il avait un talent d'amateur extrêmement distingué. Il se prit à dessiner une miniature de tête militaire, puis, cette miniature finie avec un soin tout particulier, il prit son courage à deux mains, fit une toilette de ville irréprochable et se dirigea du côté de la rue Campagne-Première pour prier Micaëls de graver le dessin qu'il emportait avec lui.

Au moment où il entrat dans la rue, du côté opposé à la maison qu'il connaissait si bien, il aurait pu, en levant les yeux à la hauteur du premier étage, apercevoir une tête de vieillard arriver rapidement à la vitre et suivre d'un regard inquiet la direction que prenait vers sa demeure le promeneur matinal.

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(*La suite au prochain numéro.*)

CERCLE MUSICAL.

Il y a toujours salle comble au Cercle Musical, et nous regrettons de n'avoir qu'une petite place pour enregistrer les grands succès du prestidigitateur Lassaigne et de ses artistes. Tout ce que nous pouvons faire cette semaine, pressé par notre imprimeur, — le tyran! — c'est engager très-vivement les amateurs de spectacles distingués à ne pas se priver de celui qui leur est offert dans la salle du quai St-Antoine.

M. Lassaigne est la physique amusante incarnée; M. Collin, l'improvisateur le plus aimable; M. Sibérius, le jongleur le plus adroit; M. Terrier, un violoniste charmant; M. Huot, un pianiste remarquable, qui s'est instruit à l'école de ZIMMERMANN.

On voit, on entend tous ces messieurs au Cercle Musical, et on a bien d'autres surprises encore.

Abondance de biens ne nuit pas.

Anatole B...

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Un spectacle des plus curieux, et qui intéresse principalement toutes les personnes qui s'occupent de sciences, est offert au public dans cet établissement. Nous voulons parler des magnifiques tableaux exposés par M. RHODE. Ces tableaux représentent les phases successives par lesquelles a passé notre planète jusqu'à la création de l'homme. Elle démontre la manière dont se sont formées les différentes couches qui, à diverses époques, ont composé la croûte extérieure de

notre globe. On y voit les végétaux de chaque période, les animaux qui ont peuplé la terre avant chaque révolution qui en a changé l'aspect.

M. RHODE accompagne ces tableaux d'explications claires et précises qui démontrent que ce professeur a dû se livrer à de sérieuses études géologiques.

Ce spectacle a excité, à sa première représentation, un véritable enthousiasme, et l'admiration qu'il a produite n'a fait que s'accroître à la deuxième représentation. Les peintures sont finies avec soin, et représentent, avec toute l'exactitude possible, des paysages formés d'après les déductions scientifiques, et animés par la vue de différents animaux de taille gigantesque appartenant à des races inconnues aujourd'hui, mais dont les nombreux ossements fossiles que l'on rencontre dans les fouilles attestent l'existence à des époques antérieures à l'histoire.

Aux tableaux scientifiques succèdent d'autres tableaux d'un grand mérite représentant divers monuments, paysages, etc., et cela avec une exactitude telle que plusieurs personnes ont reconnu les endroits qu'elles ont nommés. Parmi ces derniers, nous citerons notamment le moulin de Kaub, tableau à deux effets.

Des chromatropes anglais aux couleurs les plus vives, et dont les admirables dispositions produisent les plus agréables surprises, terminent ce spectacle qui ne peut qu'attirer de plus en plus le public au Palais de l'Alcazar.

— Puisque nous parlons de l'Alcazar, nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots des magnifiques fêtes de nuit qui chaque samedi attirent nombreuse société dans cette enceinte qui réunit tous les agréments qu'on peut désirer: frais ombrages, eaux jaillissantes, grottes agrestes, etc. Les deux derniers bals surtout ont été remarquables par la richesse des costumes, le luxe des toilettes, et principalement par le joyeux entrain qui n'a cessé de régner, grâce à la baguette vraiment magique de M. D'ANCRE, l'habile chef d'orchestre, dont les compositions sont bissées aussi souvent qu'elles sont exécutées.

Le succès des bals du samedi ne nuit en rien à celui des soirées du dimanche, puisque dimanche ou samedi, les voitures ne cessent de circuler dans toutes les avenues conduisant à l'Alcazar, cette salle féerique que nous envie Paris, la cité des merveilles.

F. BOILY.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,
Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.